CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 22 mars 2026. VERDI : le Trouvère. P. Pretti, A. Marcellier, A. Rucinski, V. Abrahamyan… Franciso Negrin / Giacomo Sagripanti

Pour *Le Trouvère* de Giuseppe Verdi, à l'Opéra de Monte-Carlo, on attendait Pretty Yende. Beaucoup étaient venus pour elle. Mais un deuil familial l'ayant obligée à retourner en Afrique du Sud, elle a dû renoncer à sa participation. Elle a été remplacée par la jeune soprano Française Alexandra Marcellier. Le moins que l'on puisse dire est que sa prise de rôle et ses premiers pas dans le grand répertoire verdien ont été réussis.

Sa Leonora, toute de musicalité et d'élan intérieur, nous a touchés. Une émotion vibrante circulait en elle. Des lignes de chant bien conduites. Elle fut, oui, la « *Pretty woman* » de la soirée. On connaissait déjà la mise en scène de **Francisco Negrin**. Elle se déroule dans la pénombre, dans un décor de murs nus. Des éléments de décor rectilignes horizontaux ou verticaux découpent l'espace en différents secteurs. Des personnages, hagards comme des revenants, traversent la scène, d'autres rampent sur le sol. Des brasiers s'allument. Un enfant passe, brandissant la faux de la mort. Au cœur de cette

angoissante nuit s’échangent d’ardentes déclarations d’amour.

Le reste de la distribution vocale est de grande qualité. La voix du ténor **Piero Pretti,** interprète de Manrico, resplendit, dorée et charmeuse, donnant de la vaillance à l’air célèbre “*Di quella pira*”. Le Polonais **Artur Rucinski** est impressionnant en comte de Luna. Dans ce rôle typique de baryton verdien, il déploie autorité et lyrisme, assouplissant sa dureté dans l’air “*Il balen del suo sorriso*”. **Varduhi Abrahamyan**, bras pointé en avant, regard révulsé, incarne la sauvagerie de son personnage de gitane vengeresse. Dans le célèbre “*Stride la vampa*”, le feu de sa voix concurrence le brasier allumé sur scène… **Evgeny Stavinsky**, voix solide, presque minérale, incarne le redoutable capitaine qui prépare les enfants à la guerre. Tout cela est impressionnant.

Le chœur, magnifique, ample et fervent, porte en lui toute une rumeur d’humanité. Quant à l’**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**, sous la direction de **Giacomo Sagripanti**, on admire sa souplesse, sa cohésion, ses *soli* et son élan. Il soutient l’action, l’exalte, la raconte. Ce *Trouvère* fait partie de ces belles soirées d’opéra où tout donne l’impression de vibrer plus longtemps que prévu.



CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 22 mars 2026. VERDI : le Trouvère. P. Pretti, A. Marcellier, A. Rucinski, V. Abrahamyan… Franciso Negrin / Giacomo Sagripanti. Crédit photographique (c) Marco Borrelli

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Théâtre de

l’Archevêché, le 11 juillet 2025. CHARPENTIER : Louise. E. Dreisig, A. Smith, N. Courjal, S. Koch… Christof Loy / Giacomo Sagripanti

« *Mon rêve n’était pas un rêve* », chante Louise dans l’air célèbre du 3e acte, qui est aujourd’hui encore le principal titre d’accès à la postérité de l’opéra de Gustave Charpentier. Dans la relecture qu’en propose Christof Loy, l’histoire racontée a pourtant tout du fonctionnement onirique ou fantasmatique. Un décor unique situe l’action dans un espace manifestement hospitalier : c’est que l’histoire racontée se déroule en fait sur la scène mentale d’une Louise réduite à la folie par un événement dont on devine qu’il a un rapport décisif avec la relation possessive et abusive que son père entretient avec elle.

Un avertissement initial (*alla T*cherniakov) aurait sans doute permis au spectateur d’entrer de plain-pied dans l’histoire que le metteur en scène choisit de raconter. Celle de Louise devient un mélange de souvenirs vécus et d’hallucinations, où les mêmes personnages passent et repassent dans des costumes différents. Le chiffonnier, qui pleure l’enlèvement de sa fille, a les traits (et la voix) du père incestueux ; la première d’atelier et la mère tyrannique (et malheureuse) ne font qu’une ; et le noctambule amoureux (et, dirait-on

aujourd’hui, harceleur) se confond avec le bien-aimé Julien. Dans ces conditions, on ne s’étonne guère de découvrir à la toute fin que le médecin qui remet une Louise hagarde à ses parents a les traits du même Julien, image saisissante qui oblige à relire l’ensemble du spectacle à l’aune de cette dernière donnée. Soutenu par une direction d’acteurs au cordeau, le spectacle dévoile une véritable richesse de sens. Un regret néanmoins, et pas des moindres : pour une fois qu’un livret d’opéra ne raconte pas l’histoire du sacrifice d’une jeune femme sur l’autel de la collectivité masculine, mais plutôt son émancipation, le ramener ainsi dans le giron de la domination familiale constitue une occasion manquée.

À la tête de l’**Orchestre de l’Opéra de Lyon**, **Giacomo Sagripanti** m’a paru privilégier la musicalité et le moelleux (notamment celui du paysage sonore ouaté qui permet à Louise de déployer son grand air), peut-être parfois au détriment du nerf et de l’urgence, comme dans les élans de Julien qui ouvrent l’œuvre et la parcourent de part en part, que j’ai déjà entendus plus élastiques et mordants. Le parti pris vaut néanmoins de superbes moments, comme la fin du premier acte, façon amande amère.



Il bénéficie surtout d’un plateau de première qualité, dominé par le couple toxique du père et de la fille. Elsa Dreisig, à l’origine du projet avec Christof Loy, est une Louise proche de l’idéal : voix souveraine, sur toute la tessiture, art consommé de la diction, qui rend les sous-titres superflus, et incarnation jusqu’au-boutiste du personnage tourmenté façonné par le metteur en scène. Difficile d’imaginer le spectacle sans elle. Nicolas Courjal use d’une voix caressante et autoritaire à la fois pour camper l’inqualifiable figure du père de Louise. Qu’il parvienne à émouvoir dans de telles circonstances relève du tour de force. Et pourtant, les infinies nuances dont il pare la ligne de chant du père en éclairent les failles et les abîmes.

Il n’est pas simple d’exister face à ce couple exclusif, et les partis pris de la mise en scène placent les personnages de la mère et de Julien au second plan. Dans l’ingrate figure

maternelle, Sophie Koch fait valoir ses talents d'actrice ; comme engoncée, la voix semble porter les traces de la rancœur accumulée. Ténor vigoureux toujours sur la ligne de crête, Adam Smith confère au personnage de Julien une fougue juvénile et un charme musclé ; on rêve néanmoins d'un poète à la séduction plus subtile.

La distribution pléthorique de *Louise*, du petit peule de Paris aux couturières de l'atelier, empêche de nommer tous les seconds rôles : ils sont généralement excellents. En toute subjectivité, j'aurais tendance à distinguer le Gavroche incisif de Céleste Pinel. Le festival d'Aix continue par ailleurs à honorer une belle tradition, celle de faire revenir de glorieuses voix, jouissant d'une retraite bien méritée, dans de modestes rôles, qui prennent alors la forme d'un caméo. Initialement prévue en balayeuse, la vétérane Roberta Alexander a été remplacée *in extremis* par la toujours jeune Annick Massis, qui à la différence de la travailleuse déchue, mérite encore son titre de « reine de Paris » (et désormais d'Aix, où – le croira-t-on ? – elle faisait ses débuts…).



CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Théâtre de l’archevêché, le 11 juillet 2025. CHARPENTIER : Louise. E. Dreisig, A. Smith, N. Courjal, S. Koch… Christof Loy / Giacomo Sagripanti. Crédit photo © Monika Ritterhaus

CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 30 octobre 2024. PUCCINI : La Rondine. P. Yende, D. Breiwick, C. Castronovo, J. F. Gatell… Giacomo Sagripanti (direction).

Dommage que l'Opéra de Monte-Carlo ait fait l'économie d'une mise en scène pour la reprise historique de *La Rondine* de Giacomo Puccini, petit chef d'œuvre qui fut créé sur cette même scène… il y a un siècle ! La version de concert qu'on y a entendue fut cependant fort belle. S'il y a une chose que les « pucciniens, puccinistes, puccinophiles et puccinivores » attendaient de l'Opéra de Monte-Carlo cette année, c'est qu'il remonte *La Rondine* sur cette scène où l'ouvrage fut créé en 1917. Or les « pucciniens, puccinistes, puccinophiles et puccinivores » n'ont eu droit qu'à une version de concert. Regrettable ! La version de concert fut au demeurant séduisante, avec notamment la voix de velours de Pretty Yende.



Crédit photographique © Marco Borrelli

Petit rappel historique : en 1913, Puccini reçoit la commande d'un théâtre de Vienne d'un nouvel ouvrage au caractère plus léger que ses opéras précédents. L'idée le séduit. L'histoire sera celle de « *L'Hirondelle* » (« ***La Rondine*** » en italien), femme évoluant dans la haute société qui tombe amoureuse d'un pauvre étudiant et part avec lui sur la Côte d'Azur. La guerre éclatant, plus question de créer l'oeuvre à Vienne ! Monaco, qui est un pays neutre, peut l'accueillir. Et, tandis que le canon tonne en Europe, que la France s'effondre à Verdun et que le ministre de la guerre Lyautey vient de démissionner, la création de l'ouvrage a lieu triomphalement à Monaco le 27 mars 1917, lors d'une soirée de gala à laquelle assiste le prince Albert 1er – et où l'on joue pour commencer les hymnes nationaux français, italien et monégasque…

Cent sept ans après, alors que la situation internationale est quand même moins tragique, la **Salle Garnier** s'est à nouveau laissée emporter par la volupté de la musique puccinienne.

Tout Puccini est là, dans ce petit chef d'œuvre : la tournure mélodique, les harmonies, la sensualité ! La soirée est dominée par la belle voix de **Pretty Yende**. La musicalité de cette *pretty woman* de la scène lyrique internationale nous a séduit. Et la beauté de son sourire ne fait qu'ajouter au charme de sa voix. Les duos qu'elle chante avec l'éclatant ténor **Charles Castronovo** (dont on connaît depuis longtemps les qualités) font frémir. A leurs côtés, un très bon Prunier (le personnage de poète dans l'histoire…) interprété ici par le ténor **Juan Francisco Gatell** mais une Lisette à la voix bien pâle (**Deanna Breiwick**). Dans une distribution où le riche Rambaldo est bien délivré par **Roberto de Candia**, on remarque également le pétillant trio de jeunes femmes du monde constitué par **Marta Pluda, Alexandrina Mihaylova, Valentina Coro**.

Les **Chœurs** sont bien ceux **de l'Opéra de Monte-Carlo**, mais l'**Orchestre** venait lui **du Teatro Carlo Felice de Gênes**. On le sent rompu à la discipline lyrique, et c'est bien normal. Tout ce petit monde est dirigé aussi efficacement qu'élégamment par le chef italien **Giacomo Sagripanti**. Et c'est ainsi que cette *Rondine* tourna rond !

CRITIQUE, opéra. Monaco, Salle Garnier, le 31 octobre 2024. PUCCINI : La Rondine. P. Yende, D. Breiwick, C. Castronovo, J. F. Gatell… Giacomo Sagripanti (direction). Crédit photographique © Marco Borrelli.

VIDÉO : Angela Gheorghiu chante l'air *« Che il bel sogno »* tirée de « La Rondine » de Puccini

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 24 sept au 6 oct 2024). VERDI : Nabucco. G. Myshketa, Y. Auyanet, J. F. Borras, N. Courjal… Stefano Poda / Giacomo Sagripanti.

Avant de faire les beaux soirs des Arènes de Vérone l'été prochain, la production de ***Nabucco*** de **Verdi** imaginée par l'homme de théâtre et philosophe **Stefano Poda** fait actuellement ceux du **Théâtre du Capitole** (après Lausanne en juin dernier), pour une spectaculaire ouverture de saison. A son habitude, l'italien signe également les décors, les costumes, les lumières et les chorégraphies de ses spectacles, (avec l'aide de son fidèle assistant, Paolo Giani Cei).



Crédit photographique © Mirco Magliocca

Comme il en a désormais l'habitude, la « touche » Poda se reconnaît facilement, avec une production visuellement toujours aussi spectaculaire (à l'instar de son *Faust* liégeois en 2019), et toujours aussi esthétique, voire esthétisant, un régal de tous les instants pour les yeux. Une production abstraite et intemporelle aussi, qui joue beaucoup sur les symboles. Le metteur en scène met en exergue, et à l'envi, l'opposition entre Hébreux et Babyloniens, qu'il traduit dans les couleurs des costumes (blancs pour les premiers, rouges pour les seconds) mais aussi des immenses parois à l'intérieur desquelles se joue l'intrigue, les blanches montant dans les cintres pour laisser descendre les rouges. Au début du spectacle, un immense pendule de Foucault va et vient au-dessus de la scène, puis ce sera le tour d'une immense mappemonde de faire son apparition depuis les cintres. On verra également descendre un gigantesque cylindre transparent qui va d'abord encercler les Hébreux, puis Nabucco. Mais l'aspect visuel du spectacle, malgré ses 17 danseurs ici omniprésents et qui accaparent l'action, réduit à la portion congrue la direction d'acteurs des protagonistes. Ainsi, rien ne vient distinguer le Nabucco du début de l'ouvrage, tyran

assoiffé de pouvoir et imbu de sa personne, de celui de la seconde partie, fragile et émouvant, au repentir sincère…

Dans le rôle-titre, le baryton albanais **Gëzim Myshketa** rallie tous les suffrages. On admire une fois de plus son prodigieux phrasé, mais aussi le bel éclat du timbre, à l'aise dans les hauteurs de la tessiture, ainsi que la force de conviction de l'interprète qui capte la lumière, immanquablement, et en toute situation. Le redoutable rôle d'Abigaille est confié à la soprano **Yolanda Auyanet** (en double distribution avec Catherine Hunold). On sait dès lors que la *diva* espagnole possède assurément la stature de ce personnage hors-norme, impressionnante furie au regard halluciné. Elle en assume aussi l'incroyable ambitus, du grave, appuyé très haut, à l'aigu, dardé avec la précision d'un laser, et cependant capable d'impalpables suspensions. La basse française **Nicolas Courjal** incarne un Zaccaria à la technique et au style irréprochables, avec la voix profonde et sonore qu'on lui connaît. La Fenena d'**Elena Sherazadishvili** convainc aisément dans ses quelques interventions (faisant notamment de son air « *Oh, dischiuso è il firmamento* » un des plus beaux moments d'émotion de la soirée), tandis que le ténor niçois **Jean-François Borras** séduit grandement, grâce à un superbe timbre de juvénilité et une expression toujours nuancée. Rien à redire sur les *comprimari* très bien choisis, à commencer par l'Abdallo d'**Emmanuel Hasler**.

En fosse, le chef italien **Giacomo Sagripanti** ne se contente pas de battre la mesure et d'accuser le profil martial de la partition. Il obtient de la phalange toulousaine (entendue la veille dans une fastueuse Deuxième Symphonie de Mahler dirigée par Tarmo Peltokoski dans la voisine Halle aux Grains) des couleurs, une dynamique, une souplesse qui donnent un sens au discours verdien. Le chœur, surtout, est chaleureux, nuancé quand il le faut. Moment évidemment très attendu, le sublime « *Va pensiero* » est abordé *pianissimo*, pour ensuite s'envoler tout en gardant un bel élan.

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 24 sept au 6 oct 2024). VERDI : Nabucco. G. Myshketa, Y. Auyanet, J. F. Borras, N. Courjal… Stefano Poda / Giacomo Sagripanti. Photos © Mirco Magliocca.

VIDEO : Christophe Ghristi présente « *Nabucco* » de Verdi au Théâtre du Capitole

---

TOULOUSE. Théâtre National du Capitole. VERDI : Nabucco, 24 sept > 6 oct 2024. Stefano Poda / Giacomo Sagripanti.

Nabucco du jeune Verdi inaugure la nouvelle saison 2024 – 2025 du Théâtre national du Capitole de Toulouse, une nouvelle saison placée sous le sceau de

la féerie et du grand spectacle … Le peuple juif a été réduit en esclavage par le roi assyrien Nabuchodonosor (Nabucco, baryton), roi de Babylone, mais détient sa fille (Fenena, mezzo) en otage, qu'un amour interdit lie à un prince hébreu (Ismaele, ténor). Mais l'héritière du trône de Nabucco (Abigaille, soprano) aime aussi le bel hébreu Ismaele (qui ne l'aime pas en retour)…

L'amour contredit les manigances politiques… sentiment ou devoir ? Les personnages doivent choisir, confrontés à des situations souvent terrifiantes. Nabucco trop arrogant et vaniteux perd la raison et délire… ! Abigaille s'empare du pouvoir (acte II)…
Mais au delà du profil des héros, dont la densité individuelle éblouit, c'est aussi le chœur d'une phénoménale vérité qui emporte l'adhésion. Le public de l'époque s'est reconnu dans l'élan des patriotes ; et les opéras de Verdi son devenus des emblèmes de résistance face à la domination autrichienne. Ainsi le chœur fameux du peuple juif condamné par l'inflexible et ambitieuse Abigaille (« Va, pensiero », acte III). Celle ci finira d'ailleurs par se suicider… face à l'amour pur entre Ismaele et Fenena.

Sur fond de guerre biblique, de trahison et de prophéties, Nabucco marque le premier grand succès de Verdi ; cet opéra de la jeunesse, puissant, nerveux, exalté inaugure une dramaturgie sauvage, où la violence des sentiments, l'ivresse des personnages, leur folie délirante (Nabucco et Abigaille) invitent au dépassement de soi, où la fureur du

jeune Verdi « s’épanche en une écriture vocale redoutable ».

Avec une distribution choisie, la mise en scène à la fois élégante et majestueuse de Stefano Poda confère au tragique verdien une dimension impressionnante, entachée de l’omnipotence comme de la surenchère des pouvoirs en présence.

Giuseppe Verdi (1813-1901) : Nabucco

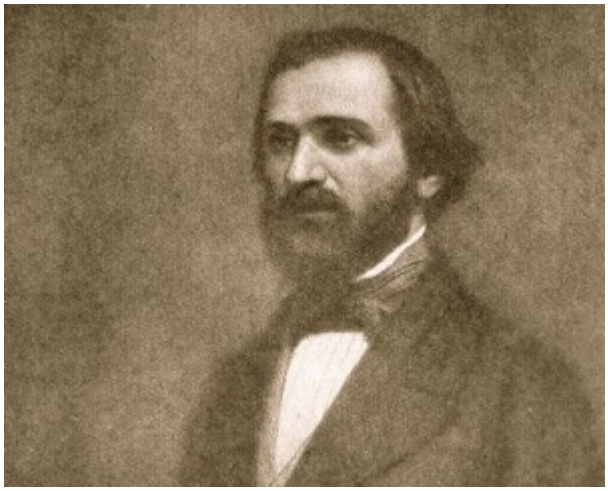
NOUVELLE PRODUCTION

Opéra en quatre actes Livret de Temistocle Solera d’après Anicet-Bourgeois et Francis Cornue Créé le 9 mars 1842 au Teatro alla Scala de Milan

8 représentations

24, 26* SEPTEMBRE, 1, 2, 4 ET 5 OCTOBRE, 20h

29 SEPTEMBRE, 6 OCTOBRE, 15h



INFOS & RÉSERVATIONS :
https://opera.toulouse.fr/nabucco-117331/

Durée 2 heures et 30 minutes



Crédit photo : Nabucco, Opéra de Lausanne, 2024. © Jean-Guy Python

Distribution

Direction musicale : **Giacomo Sagripanti**
Mise en scène, décors, costumes, lumières, chorégraphie : **Stefano Poda**
Collaboration artistique : Paolo Giani

Nabucco : Gezim Myshketa, Aleksei Isaev*
Abigaille : Yolanda Auyanet, Catherine Hunold*
Ismaele : Jean-François Borras
Zaccaria : Nicolas Courjal, Sulkhan Jaiani*
Fenena : Irina Sherazadishvili
Le Grand Prêtre : Blaise Malaba

Anna : Cristina Giannelli
Abdallo : Emmanuel Hasler

Orchestre national du Capitole
Chœur de l'Opéra national du Capitole
Coproduction avec l'Opéra de Lausanne (2024)

Événements AUTOUR DE NABUCCO

JEUDI 19 SEPTEMBRE À 18h
Conférence : « ***Nabucco ou l'essor de la liberté*** » par Jules Bigey / Entrée libre – Foyer Mady Mesplé

MARDI 1ER OCTOBRE 9H À 17h

Journée d'étude / journées scientifiques de conférences et débats, animées par des spécialistes. En collaboration avec l'Institut de Recherche Pluridisciplinaire en Arts, Lettres et Langues (IRPALL). /Entrée libre – Foyer Mady Mesplé

Nouvelle saison

LIRE aussi **notre présentation de la nouvelle saison 2024 – 2025 du Théâtre national du Capitole de Toulouse / Opéra de Toulouse / » La voix enchantée « :** https://www.classiquenews.com/opera-du-capitole-de-toulouse-saison-2024-2025-la-voix-enchantee-nabusso-voyage-dautomne-orphee-aux-enfers-le-vaiseau-fantome-giulio-cesare-norma-adrienne-lecouvreur/

THÉÂTRE NATIONAL DU CAPITOLE de TOULOUSE. Nouvelle saison 2024 – 2025 : « La Voix enchantée ». Nabucco, Voyage d'Automne, Orphée aux enfers, Le Vaisseau Fantôme, Giulio Cesare, Norma, Adrienne Lecouvreur…

_____

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 21 janvier 2024. VERDI : La Traviata. N. Sierra, R. Barbera, L. Tézier… Simone Stone / Giacomo Sagripanti.

« Tout est affaire de décor, changer de lit, changer de corps »

C'était une soirée habituelle du Paris pimpant et battant de la deuxième décennie du XXIème siècle. D'une rive à l'autre de Paris les multiples incarnations de la sensualité, de la fête et du paraître tourbillonnent dans la nuit telles les lucioles électriques qui ponctuent leur parcours effréné.

Traviata ci, ***Traviata*** là, chaque saison cette histoire revient sur les plateaux du monde entier. Qu'elle soit en costumes

contemporains à sa création au milieu du XIXème siècle ou avec des bas résilles et autres tenues de bouge aux pratiques innommables, cette partition de **Giuseppe Verdi** ne connait pas de répit ni d'oubli, elle forme désormais partie de l'aventure humaine. Qu'est-ce qui nous attire de l'histoire de Violetta Valéry, tout autant que celle de Marie du Plessis a fasciné Verdi et Piave pour en créer leur chef d'oeuvre ?

Selon Pierre Milza, Verdi a composé cette partition en pensant à l'accueil glacial que sa famille a fait à sa future épouse Giuseppina Strepponi dans son village natal. La malheureuse Strepponi était vue comme Germont juge d'emblée Violetta par le père du compositeur. La chanteuse montrera jusqu'à sa mort une dévotion pour le maestro telle celle de la dévoyée repentie pour son Alfredo. Oeuvre de passion et d'amour, La *Traviata* fait appel à nos sentiments les plus profonds, allons-nous juger librement ou aurons-nous la compassion pour pleurer le destin faillible d'une créature des plaisirs ? La réponse est dans le miroir tendu qui revient dans toutes les saisons, tel un rappel à notre propre nature sévère.

« Elle était brune et pourtant blanche,
Ses cheveux tombaient sur ses hanches.
Et la semaine et les dimanches,
Elle ouvrait à tous ses bras nus. »

Dans cette reprise de la production de 2019, le metteur en scène australien **Simon Stone** nous propose une vision très différente des frou-frous et des dorures Second Empire des *Traviata* classiques. Dans un univers urbain aux sollicitations numériques incessantes, Traviata est une influenceuse, une « *hit girl* » des soirées parisiennes et même une égérie de mode. On ressent avec émotion dès le début cette configuration minimaliste dans un cube constitué de deux écrans haute-définition où les paupières closes de Violetta nous accueillent. Avec un geste dramatique très sophistiqué on comprend aisément la portée onirique de sa mise-en-scène. On entre dans la réalité de cette *Traviata* moderne, sa solitude et une carrière de paillettes construite sur des rêves brisés. La fin est d'une poésie absolue, Violetta disparaît entre les deux écrans dans un interstice de fumée blanche comme le

papillon fragile qu'elle n'a cessé d'être. C'est une des plus belles mises-en-scène de tous les temps et il serait injuste de ne pas le signaler.

Nadine Sierra est une Violetta de légende. Belle à mourir et d'une grâce naturelle qui la rendent à la fois fatale et fascinante elle incarne le rôle sans effort. Vocalement c'est une verdienne idéale à la tessiture stable, l'agilité précise et brillante, aux graves puissants sans être écrasants. On remarque des pianissimi d'une pure beauté. Quel régal de voir comment elle porte ce personnage et nous fait redécouvrir des scènes et musiques que l'on croyait connaître déjà par coeur. **René Barbera** est correct en Alfredo. Un peu maladroit dans la vocalise et quelque peu figé théâtralement, nous apprécions tout de même une voix sonore au timbre généreux. **Ludovic Tézier** est fabuleux en père Germont à l'allure de patriarche provençal austère mais avec une cascade de souplesse dans toute l'étendue de son impressionnante tessiture. Flora est la pimpante **Marine Chagnon** qui a déjà incarné plusieurs rôles sur des scènes diverses. Avec une belle présence théâtrale, très naturelle dans son rôle de « *Best Friend »* de Violetta, on admire son timbre velouté aux nuances claires et à la diction impeccable.

Les excellents choristes et musiciens des forces de l'**Opéra national de Paris** ont su rendre à cette partition une justice inénarrable, on avait l'impression d'assister à une création. Les ensembles étaient d'une pure beauté malgré des costumes parfois « *over the top*« . La direction raffinée de **Giacomo Sagripanti** n'a jamais penché vers une nervosité emphatique que l'on aurait pu craindre. Le *maestro* italien a su consolider les ensembles sans noyer les solistes, sculpter avec intensité les instants les plus dramatiques et nous permettre de comprendre autrement cette partition.

« Coeur léger, coeur changeant, coeur lourd,
Le temps de rêver est bien court. »

A l'issue de la représentation, les vers du poème « *Bierstube Magie allemande* » du *Roman inachevé* de Louis Aragon nous ont poursuivi. Ce mélange de sensualité exacerbée, de mélancolie

poétique et de dénouement fatal nous rappelle cette Traviata iconique dans ce Paris, désert populeux du début 2024. Et si, finalement, nous étions tous des Traviata de Simon Stone ? Nous nous perdons dans la brume hivernale, rallumant nos notifications après le rêve de Violetta. Alors le poète moderne, nous dévisageant narquois, ira égrener sur son compte X une glose d'Aragon: Est-ce ainsi que les hommes vivent? Et leurs *likes* au loin les suivent, comme des écrans révolus.

_____

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 21 janvier 2024. VERDI : La Traviata. N. Sierra, R. Barbera, L. Tézier… Simone Stone / Giacomo Sagripanti.

VIDEO : Nadine Sierra chnate « *Addio del passato* » dans la production de Simon Stone à l'Opéra National de Paris

---

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 27 janv 2019. DONIZETTI : Lucrezia Borgia. Massis, Pancrazi… Caiani / Sagripanti

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 27 janv 2019. DONIZETTI : Lucrezia Borgia. Massis, Pancrazi… Caiani /

Sagripanti : Le bel canto romantique remis au goût du public par seulement quelques grandes voix (Callas, Sutherland, Caballé) est assez rarement présenté au public en dehors de quelques titres dont émerge Lucia de Lamermoor. Ainsi la très rare Lucrezia Borgia fait l'événement à Toulouse. La soprano française Annick Massis au sommet d'une carrière bientôt trentenaire fait une prise de rôle risquée. Elle ne déméritera pas vocalement. Prudente dans le prologue, elle évolue lentement vers plus d'engagement et sait garder une marge de progression pour un final très abouti. Les exigences vocales sont sauves et la voix d'Annick Massis garde homogénéité et brillant. La souplesse des phrasés fait merveille et les nuances vocales sont délicates. Mais les emportements sont très maitrisés, peut être trop.

TOULOUSE, TEMPLE DU BEL CANTO



Les vocalises fusent et les trilles sont admirables. Le bel canto est sauf dans sa dimension vocale mais souffre un peu scéniquement ; nous y reviendrons car **Annick Massis** n’est pas seule dans cette étrange galère. Le deuxième rôle important est celui du ténor : le jeune **Mert Süngü** fait merveille. Son Gennaro a la fougue de la jeunesse, ses emportements et ses excès. Vocalement le ténor a un timbre clair et une aisance vocale très appréciable. Son chant s’épanouit dans toute la vaste tessiture. Le mari, très antipathique, est parfaitement campé par **Andreas Bauer Kanabas** avec un timbre mordant et des

accents puissants. Mais c'est la mezzo-soprano **Eléonore Pancrazi** qui avec panache et élégance campe un jeune Orsini tout à fait admirable. Sa voix chaude et ses vocalises habiles font merveille. Avec un jeu de couleurs et de puissance très dramatiques, elle donne à ce rôle ambigu un statut de destin déterminant. Les comparses de Gennaro, les serviteurs du duc et de la duchesse, tous les petits rôles, sont admirablement tenus et les solides extraits du choeur du Capitole tiennent leur part sans avoir à rougir. Le choeur est vivant et plein d'énergie.

L'orchestre du Capitole est parfait ; la direction de **Giacomo Sagripanti** allie précision, élégance, sens du drame. La mise en scène est sage, sans audace, décors simples, bien habillés par les lumières. L'attention se concentre sur les chanteurs, fort bien costumés mais hélas très, très mal dirigés. Au moment du « climax » qui oppose Lucrezia à son Duc face à Gennaro, la réalisation malgré le drame musical, fait penser à la rencontre de la Castafiore et du général Alacazar se disputant la vie de Tintin… Il est en effet très curieux d'avoir ainsi abandonné les chanteurs aux pires banalités d'un théâtre compassé que l'on croyait disparu, sans parler des gestes convenus et dérisoires… Le bel canto était là, mais avec un côté archaïque et vieillot, et si la belle partition de Donizetti en sort indemne, le théâtre issu de Victor Hugo en sort ridiculisé. Lui donnant finalement raison, lorsqu'il refusait que ses drames soient adaptés à l'opéra. Ce soir, seules les voix et la musique ont gagné leur immortalité.

CRITIQUE, opéra.Toulouse. Théâtre du Capitole, le 27 janvier 2019. Gaetano Donizetti(1797-1848): Lucrezia Borgia,Opera seria en deux actes et un prologue sur un livret de Felice

Romani d’après Victor Hugo. Production : Palau de les Arts Reina Sofía, Valence (2à17). Emilio Sagi : Mise en scène ; Llorenç Corbella : Décors ; Pepa Ojanguren : Costumes; Eduardo Bravo : Lumières. Avec : Annick Massis, Lucrezia Borgia ; Eléonore Pancrazi , Maffio Orsini ; Mert Süngü, Gennaro ; Andreas Bauer Kanabas, Alfonso d’Este, duc de Ferrare ; Thomas Bettinger, Rustighello ; Galeano Salas, Jeppo Liverotto ; François Pardailhé, Oloferno Vitellozzo ; Jérémie Brocard, Don Apostolo Gazella ; Rupert Grœssinger , Ascanio Petrucci ; Julien Véronèse, Gubetta ; Laurent Labarbe*, Astolfo ; Alexandre Durand*, L’Échanson / L’Huissier ; Jean-Luc Antoine*,Une Voix (* Artistes du Choeur); Orchestre national du Capitole ; Chœur du Capitole, direction Alfonso Caiani ; Giacomo Sagripanti : Direction musicale. Photos : © P.NIN